

Le dernier chapitre de David M.W.

Michel Belil

Volume 16, Number 4 (94), July–August 1974

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31462ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Belil, M. (1974). Le dernier chapitre de David M.W. *Liberté*, 16(4), 110–121.

Le dernier chapitre de David M.W.

« Ainsi David, avec une fronde et une pierre, eut raison du Philistin en le frappant à mort. Comme il n'avait pas d'épée à la main, il courut se jeter sur le Philistin, lui arracha l'épée du fourreau et l'acheva en lui tranchant la tête. Voyant leur champion mort, les Philistins prirent la fuite. »

(I Samuel)

Mon nom est M. et je suis vieux (je m'en suis rendu compte il y a deux semaines lorsque je suis allé faire mes emplettes au village... les enfants ont immédiatement fait cercle autour de moi et m'ont lancé des mots méchants à propos de mon âge et de ma santé mentale...). Je ne sais plus me défendre contre les gens et ils en profitent pour m'insulter et me faire du mal. L'autre jour, je me promenais dans un champ qui n'avait qu'un seul arbre — on aurait dit un phare glacé frissonnant au-dessus d'une mer du Nord — et qui cachait ses branches sous une épaisseur de nouvelles feuilles. Deux hirondelles en ont profité pour m'attaquer et me blesser à la tête (croyaient-elles que je voulais m'attaquer à leur nid ou plutôt avaient-elles reçu des ordres à mon sujet de la part des affreux Hommes Blancs?). Toujours est-il que je me suis sauvé en toute vitesse. Depuis ce jour-là, voilà six ou sept jours de ça je crois, je n'ai plus remis le nez dehors. Ma maison est grande, froide et déserte mais au moins je m'y sens un peu plus en sécurité, du moins pour le moment. Je ne vais plus à l'étage au-dessus parce que les rongeurs s'en sont emparés. Je crois même que les chauves-souris occupent la chambre principale d'en-haut. Souvent, lorsque le silence se fait, je les entends ricaner et comploter dans mon

dos. Ces affreuses bestioles savent que je suis seul et sans défense. Elles le savent ! Elles attendent l'heure finale où toutes ensemble elles pourront se faire un festin de mon pauvre corps parsemé de rides. Mais sachez que je les attends sans frémir. La mort ne me fait plus peur, plus du tout ! Du temps de ma jeunesse, du temps où j'avais du courage et que la vie me souriait, j'affrontais les pires dangers, sans même songer à la mort ou à la pourriture du corps après quelques mois en terre sans les insectes blancs et gluants de bave et de champignons sulfureux. Je partais à l'aventure, en des pays étrangers, en des mers rebelles. Puis les années ont alourdi mon dos, fait tomber cheveux et dents. Alors la mort, ma hantise, a refait surface dans mon horizon. Alors la peur de la mort a fait place à l'aventure et au péril. Alors cette angoisse m'a rendu un peu fou (c'était du moins l'avis de la plupart de mes parents et amis . . .). Parlons en des amis ! Quelques têtes qui émergent par ci par là, par on ne sait quel malheureux hasard, puis qui disparaissent pendant que de nouvelles têtes font leur apparition. Comme les vagues sur les plages de la vie, les unes après les autres, sans genèse ni apocalypse, pour les siècles et les siècles. Des têtes qui ne demandent que du pain et des jeux. Des têtes qui me côtoyaient parce que j'avais de l'argent et que, paraît-il, j'étais drôle. J'étais un clown pour intellectuels-rapaces. Il fallait que je les fasse tous rire, du premier jusqu'au dernier. Mais lorsque j'étais triste, je ne sortais pas de chez moi. Il fallait que mon spectacle soit toujours de bon goût et à l'affût de la moindre nouveauté. Puis un jour, je ne m'en souviens plus très bien tant cela m'apparaît loin maintenant, j'ai craqué en mille morceaux. Mon bateau d'illusions a pris l'eau, abominablement. Je n'avais plus de spectateurs pour mon cirque ambulante. Je me suis alors aperçu que la vie était triste et qu'il fallait l'assumer jusqu'à l'absurde, jusqu'à la mort. Désespéré, j'ai ensuite cherché des femmes pour me donner la main dans cette nouvelle solitude dont je n'étais pas encore habitué. J'en ai trouvé, des vertes et des mûres, ici ou là, je ne sais plus trop où. Pour ne pas qu'elles me quittent tout de suite, je jouais le rôle du parfait gentilhomme. Je commençai à suivre la mode, à fréquenter les milieux artistiques et littéraires, à

lire les livres du mois. J'avais des femmes mais je ne me possédais plus. J'ai troqué la vérité au mensonge. Pour une seconde fois, je me suis écoeuré et j'ai tout balancé par-dessus bord. Alors je me suis mis à descendre dans l'échelle sociale. J'ai commencé à fréquenter les endroits louches, les ports, les ivrognes, les drogués et les putains. Inutile de se raser, de se laver plus qu'une fois par an. Je me perdais fréquemment en rêve de toutes sortes (un monde intérieur, encore plus fort et plus vrai que celui que vous connaissez tous...), des rêves sans tête ni queue. Un jour, la police de la ville me ramassa dans un infect bordel de je ne me rappelle plus quel quartier. J'avais du whisky de contrebande sur moi et j'étais en train de refiler une dose d'héroïne à un confrère. J'écopai de cinq ans de pénitencier (peut-être sept mais tout est tellement vague maintenant...). Quelques voisins, au bagné, me firent des malheurs. On me tapa souvent sur la gueule parce que je ne savais pas me défendre, d'abord pour passer le temps puis par habitude. C'est ainsi que j'appris à me couvrir des mains le visage et à me faire tout petit, comme un fœtus. Lorsqu'on me ruait de coups, dans un coin obscur de la cour, je me mettais en boule et cela me faisait beaucoup moins mal. Je n'en parlais jamais au gardien parce que mon cas aurait sûrement empiré. Puis je suis sorti de prison, encore plus malheureux et plus vulnérable qu'à mon entrée. Dans le quartier des Italiens, je me trouvai un emploi. Puis on me congédia. Je devins laveur de vaisselle, puis clochard. Entre-temps j'avais cherché l'amour, le grand, le vrai, mais en vain. Nulle femme pour m'aider, pour me donner la main dans mes malheurs. Alors j'ai désespéré en Dieu et en les hommes. La solitude me saborda et m'attira par le fond marin. Il n'y avait que les rêves qui me restaient fidèles. Je commençai à écrire, mais cela me déçut. Je brûlai mes premiers manuscrits avec la cendre de mes joints. Puis j'en écrivis d'autres, beaucoup d'autres. Ils n'étaient jamais satisfaisants et je les brûlais au fur et à mesure. Les hommes se faisaient si méchants pour moi que je n'osais presque plus sortir le jour. Tenez... cette fois dans une des plus grandes rues de la ville : on me dévisagea, puis on se moqua de moi. Certains poussèrent la cruauté jusqu'à me tirer des cailloux au visage. En-

core une fois, je me fermai la gueule et me fis tout petit. Les femmes me traitèrent d'impuissant mais je ne me tournai pas la tête de crainte de recevoir des gifles. Quelques enfants me lancèrent des bouteilles de liqueur. Heureusement, je réussis à fuir à temps. Le coeur m'élançait. Des points au ventre. Je me retournai souvent pour voir si certains méchants enfants me couraient après. Cinq ou dix minutes plus tard, je me retrouvais seul, dans une petite ruelle déserte, noire et puante. Par des chemins détournés, je réussis à regagner ma piaule. Je pris plusieurs semaines avant de sortir de mon taudis. Il fallut une grande faim et une soif saharienne pour finalement me décider à faire mes petites emplettes à l'épicerie du coin. A ce moment-là je n'avais plus d'argent pour me saouler, alors je volais ou je quémendais des drafts à la taverne. Il fallait parfois que je mange des sandwiches pleines de morve pour que je gagne le pari et pour que je puisse avoir droit à une grosse bière. Mais parfois les parieurs étaient si méchants qu'ils me laissaient manger le sandwich mais ne me donnaient rien en retour, pas même une gorgée de leur précieux liquide jaune-pétillant. Dans ces moments-là, on riait de moi et parfois je recevais des coups de poing au bas-ventre, « juste pour rire » disaient-ils. Je ne ripostais pas parce que je savais que je reviendrais le lendemain. Ensuite le barman me jetait dehors, en me donnant des coups de pied au derrière. Encore une fois, je ne ripostais pas. Les hommes étaient devenus si méchants que je n'osai bientôt plus sortir de mon taudis sale et infect. Quant aux femmes, n'en parlons pas puisqu'elles ne peuvent tolérer la faiblesse et la lâcheté chez l'homme. Mais ce qui me faisait le plus de mal au coeur c'était de voir les enfants du quartier me donner des coups de pied aux reins lorsque j'étais ivre-mort, dans une ruelle, et que j'étais incapable de me mettre en boule pour me protéger. Puis il y eut un grand noir dans ma vie, un vide de plusieurs années je crois. Je ne me souviens plus très bien où j'ai bien pu être pendant toute cette période. Avais-je changé de ville, de pays ? Etais-je dans un asile d'aliénés ou dans un quelconque ventre en mal d'enfantement ? Je n'arrive plus très bien à m'en souvenir. Toujours est-il que je me retrouvai un bon jour en présence de mes parents et de mon frère aîné.

Ils me regardaient — oh je m'en souviens si bien maintenant ! — avec de grands yeux accusateurs. Qu'avais-je encore fait de mal ? Non ! Je ne pourrai jamais supporter ces yeux qui se pointaient sur moi ! Après avoir regardé dans ma direction, ils se bouchèrent le nez et furent saisis de dégoût. J'avais beau pleurer, les implorer des mains, c'est tout juste s'ils ne me ruèrent pas de coups. Puis la surface de la réalité s'évanouit de nouveau. Mon bateau ne pouvait plus respirer à l'air libre. Un grand trou noir. Mon grand-frère perdit la vie dans un accident d'avion alors qu'il allait à la chasse au caribou dans le grand Nord (il laissait un peu de pleurs et beaucoup d'argent pour consoler sa veuve et son amante...). Ma mère se sépara de mon père pour je ne sais plus trop quel motif. Chacun alla de son côté. La famille se dispersait aux quatre vents de la mort et je me retrouvais encore plus pauvre que l'Enfant Prodigue car lui au moins avait une place où aller. Je n'avais plus de famille, plus d'amis. Les femmes me fuyaient comme la peste. Je me retrouvais seul, à l'orée de la vieillesse, sans le sou. SEUL. Puis un nouveau trou-de-mémoire (ce n'est pourtant pas vrai puisque je me souviens de ce portefeuille trouvé dans un terminus... gros billets... avec des têtes-de-passage nous avons bu pendant deux ou trois semaines... sans nous arrêter une seule fois à jeûn... un vrai paradis... mon meilleur souvenir... mais ce bref souvenir de surface je ne l'ai pas dit à ces vilains messieurs habillés tout en blanc et qui sont venus m'interroger... je leur ai fait croire que je ne me souvenais plus de rien... et ils m'ont cru, les fous !... soyez sûr que jamais je ne leur dirai quoi que ce soit, à ces méchants messieurs qui ne cherchent qu'à me torturer avec leurs questions et qu'à me faire souffrir sans limite... je ne leur dirai rien, jamais !...). Je crois qu'ensuite on me ramassa dans la rue, le visage plein de sang (mais tout est si vague, maintenant...) Alors, par pur miracle, papa et maman (ils s'étaient habillés tout en blanc pour l'occasion...), m'amènèrent dans cette vaste demeure qu'ils avaient eue de leurs aïeux. Ils m'y installèrent et repartirent main dans la main, en jeunes amoureux (papa avait perdu ses gros yeux autoritaires et maman avait retrouvé son sourire après des années de tristesse...). Mais je ne suis plus certain de rien, de

rien du tout ! Mon nom est M. et je suis vieux (je m'en suis rendu compte le mois dernier lorsque je me suis essayé à courir un peu... aussitôt le cœur se mit à me donner des démanagements de partout... même la tête me claquait de partout...). Il ne faudrait pas croire que je n'aime pas ma grande maison, loin de là ! Souvent, je prends des marches dans le long corridor de mon étage. Lors de ces occasions, je pourrais regarder partout, même dans les autres chambres, mais je ne le fais pas parce que je pourrais surprendre des insectes et qu'ils pourraient se jeter sur moi et me manger. Je me contente de ma chambre où il y a un grand lit, une grande chaise, un grand bureau et une grande tapisserie représentant Néron en habit blanc de gala. C'est ma chambre, mon refuge, l'endroit où je sais que jamais personne ne pourra m'atteindre pour me battre et me faire souffrir. Ici je me sens bien, presque en totale sécurité, même si je sais que d'affreuses bestioles marchent et font grand-tapage à l'étage au-dessus (si seulement elles gardaient le silence mais non !... jamais je ne pourrai m'habituer à leurs ricanements de vieilles femmes sans dents !...) L'autre jour, alors que je revenais de mon dîner à la cuisine commune, mon Double m'a attiré dans un coin et m'a raconté une belle histoire d'amour. Je vous le présente tout de suite : son nom est W. et il est très gentil avec moi. J'aurais presque envie de dire qu'il est mon seul ami. Je n'en parle à personne car jaloux ils pourraient tenter de lui faire mal ou pire encore ils pourraient lui raconter que je suis fou et dangereux (ces hommes en blanc racontent tellement de choses méchantes à mon sujet !...). W. est mon ami et fait rare, il est invisible. Je me promène souvent avec lui dans les jardins de ma grande propriété et mes valets et serviteurs ne le remarquent même pas. D'abord je n'en croyais pas mes yeux, puis il m'a bien fallu admettre qu'il pouvait exister pour personne sauf pour moi. Lorsque je ne suis pas dans ma chambre, je ne lui parle jamais parce qu'on en viendrait à se douter de sa présence. Je préfère écouter les merveilleuses histoires qu'il a à me raconter (et il en a beaucoup-beaucoup... il a fait le tour-du-monde plusieurs fois... il a aussi rencontré des tas de gens... des tsars... des pharaons... des empereurs... et même des sol-

dat yankees . . .) J'ai rencontré W., mon Double et mon Inverse, dans un petit roman que j'avais écrit oh voilà bien des années ! D'abord, je ne l'avais pas très-très bien remarqué dans le flot des personnages secondaires. Comme d'habitude, pour ne pas que les vilaines gens se moquent de moi en lisant mes livres, j'ai brûlé le manuscrit qui n'avait d'ailleurs pas de titre (à quoi bon le baptiser puisque je le détruisais aussitôt par le feu et par le sang ? . . .) Par miracle divin, un frêle morceau de papier s'est échappé de cette masse de viande en décomposition de mots. Sur le petit bout de papier tout grelottant et tout peureux était inscrit le nom magique d'un personnage : W.. Alors au lieu de le rejeter dans les flammes éternelles je l'ai plutôt mis près de mon coeur. A ce moment-là, oh je m'en rappelle tant maintenant !, j'ai juré de toujours le protéger, au péril de ma vie, et ce même contre les méchants enfants qui tenteraient sûrement de lui faire du mal et de lui jeter des cailloux dans le visage. Pour W., je me ferai protecteur, père, mère, ami, amant. Je serai pour lui tout ce qu'il me manqua terriblement au cours de mon existence ici. Au roman suivant, dans une action qui se passait quelque part dans la Voie Lactée, je mis W. en grande première, comme personnage principal (il m'en remercia d'ailleurs, par la suite . . .). Je lui donnais des parents gentils, des amis fidèles. Je lui faisais rencontrer des femmes au-dessus de tout reproche, prête à aimer et à rendre son époux heureux. Je le lâchai dans le décor ainsi créé et de ma plume j'eus grande difficulté à la suivre tant son dynamisme était phénoménal. Par la seule force de son caractère, il réussissait à assujettir un monde démesuré, c'est-à-dire fait à sa mesure. Avec lui, grâce à l'outil-sous-marin de ma plume, je passais des journées extraordinaires à la suivre dans les monde enchantés du Beau et de l'Amour. Et lorsque je résolu de brûler le manuscrit, à la dernière ligne du dernier chapitre, je découpai tous les passages du roman où je faisais mention de son précieux nom et je les empilai sur mon coeur. Au grand nombre qu'ils étaient maintenant, ces W. réunis pouvaient déjà se mieux défendre contre les monstres sanguinaires de la vie des fonds marins. Puis de roman en roman, à mesure que je perdais la mesure de ma raison (je préférais à présent davantage les rê-

ves des profondeurs marines que l'affreuse surface-réalité...), au fil des bières et des dopes prises, mon personnage principal prenait de la force et de la vigueur. Bientôt, ce fut lui qui vint à mon aide. Dans mes moments de profonds découragements, il était là, tout près de mon coeur, pour me remonter le moral, pour m'enseigner les joies de la vie. A tous les détours, je le retrouvais sur mes pas, loin derrière, et qui surveillait si je n'allais pas mettre stupidement fin à mes jours. W. prit bientôt toute la mesure de mon âme. J'avais enfin un ami, un vrai ! Avec lui, je repris lentement goût à la vie et au bonheur. Je ne pensais plus à la mort et aux blancs insectes gluants et visqueux. Je ne pensais même plus aux têtes qui se disaient amis ou aux putains qui se disaient vierges. Il m'arrivait même d'attendre quelques jours avant de brûler mes manuscrits. En sa compagnie, je découvrais un nouveau monde, totalement différent de celui que je connaissais depuis toujours. Un monde vrai, où les gens s'aiment et se le disent. Un monde merveilleux où les petits chiens battus n'existent pas. Un autre-monde si splendide que je serais prêt à abandonner celui-ci sans nul remord. Mais W. me disait souvent, dans la chambre lorsque les hommes en blanc nous quittaient pour la nuit, que le moment pour mon transfert marin n'était pas encore arivé et qu'il me faudrait encore patienter ces affreux messieurs blancs qui essayaient de me faire souffrir en me posant des questions sur mon enfance (ce temps-là où je n'avais pas encore découvert que se croqueviller ménageait la douleur... ce temps-là où on me battait toujours à la maison... par mon père qui revenait de son travail... par ma mère qui cherchait un bouc-émissaire à son malheur... par le frère aîné qui suivait l'exemple de la famille...). Mon nom est M. et je suis vieux (je m'en suis rendu compte l'année dernière lorsque je me suis essayé à prendre une vraie brosse comme par le passé... incapacité à digérer... un mal de tête abominable... comme si des milliers d'enfants me tapochaient à volonté... une terrible maladie du corps, ensuite... à croire que je ne m'en sortirais pas sain et sauf... si densément malade... à en vomir sa vie... le médecin me tira finalement du borbier... il me dit aussi que la prochaine fois je n'y passerais pas... que cela

équivaldrait à mon arrêt de mort... encouragement... je m'en souviens encore comme si c'était hier...). Depuis six ou sept jours que je ne sors pas dehors, et ce même si le printemps se donne des airs-et-chansons de presque-été. Ils ne me feront pas sortir, ces hommes habillés en blanc, parce que les hirondelles me feront mal à la tête, dans ce champ dépouillé d'arbres sauf un seul, celui qui est le plus méchant et qui me regarde avec les yeux les plus gros. Je reste prudemment à l'intérieur de ma grande et vaste maison-de-prince. Mes valets ont beau m'inviter à prendre une marche dans le parc, mon parc !, jamais je ne les écoute (je les soupçonne d'ailleurs de fomenter une rébellion contre leur maître... ne jamais leur faire confiance... me toujours considérer en état de siège... n'attendre de pitié de personne... surtout pas de mes valets... être constamment sur ses gardes... s'attendre à un prochain complot et être déjà à le déjouer...). W. m'a de toutes façons donné le conseil de me méfier de ces hommes de la troisième dimension car ils sont abominablement mesquins, vils et rapaces de sang des autres, de ceux qui sont plus faibles qu'eux. Et je lui donne tout à fait raison sur ce dernier chapitre. Avec W., je n'ai plus peur des coups de tonnerre par les nuits de grosse pluie, je n'ai plus peur de la solitude dans la grande chambre à écho. Avec lui, je suis fort, comme David devant Goliath. Il me montre de nouveaux paysages faits chair, faits de son sang d'amour. Sur mon bureau, parfois, je me remets à un dernier roman (je me dépêche car je sens que la mort, celle qui marque la fin de toute chose, arrivera bientôt, à l'improviste, comme un voleur de grand chemin). Et ce roman n'en finit plus de finir, sans doute trop volumineux pour être un jour lu (non ! je ne veux pas être publié !... je ne veux pas qu'on se moque de moi, de mes obsessions, de mes infirmités !... je ne veux pas qu'on me juge, qu'on me passe en cour martiale pour quelque complexe d'Oedipe mal placé !... je ne veux pas me faire ausculter ni me faire montrer du doigt !... je ne veux surtout pas qu'on se mette à soupeser ma raison et ma folie !... non-non ! plutôt détruire chapitre après chapitre, mot après mot, plutôt que de me faire regarder avec de gros yeux méchants !...). La folie d'écrire, de salir des feuilles blanches

par des mots sans suite ni tête, sans queue ni vagin. Mais heureusement que W., mon personnage principal, vit et se régénère à la source de mon imagination. Il est mon ami, et le guide de ce monde magnifique qui s'ouvre sur l'abîme du rêve et de l'oubli total. Je sais que les hommes habillés en blanc lisent les pages de mes romans, qu'ils les commentent entre eux lorsqu'ils prennent le café dans la cuisine commune. Mais ils auront beau essayer de m'analyser, jamais ils ne parviendront à trouver ma folie, jamais ! Ils ne savent pas ce que c'est que d'écrire, que de se créer un nouveau monde en dehors de leur petite réalité de tous les jours, un monde qui échappe à la gravité de Newton ou à la relative bonne humeur de Einstein. Mon monde est ailleurs, dans un autre monde, dans une autre formulation mathématique... dans une autre dimension (mais je n'ai pas encore trouvé laquelle...). Lorsque W. n'est pas avec moi je m'ennuie terriblement. Loin de ma table de travail et de ma plume je ne sais plus où donner de l'imagination. En limitant ainsi mon espace géographique, il me faut faire montre de beaucoup de patience en ce monde méchant et stupide. Avant, j'avais la boisson et la drogue pour me faire évader de cet espace planétaire pourri, maintenant je n'ai plus rien lorsque W. part (et j'ai toujours peur qu'il ne revienne plus... qu'il me quitte pour l'éternité...). Sans lui, je le sais, je me ferais battre de nouveau, jusqu'au sang, jusqu'à l'os et la moelle épinière. Avec lui, je suis en protection et nul n'ose me ruer de coups bas, même pas les enfants du village le plus rapproché où parfois je vais faire mes emplettes lorsque les hommes habillés en blanc me le permettent. Souvent, l'envie de boire un bon coup ou de me piquer les veines me prend mais W. est toujours là, qui veille. Aussitôt, il m'amène faire une petite ballade dans son univers à lui et de ses bons compagnons (« cure de désintoxication » appelleraient ça nos savants pepsichiâtres de la maison !...). Parfois, je ne sais plus trop-trop où j'en suis. Les hommes habillés en blanc, mes serviteurs et valets, ont une expression bien à eux pour qualifier mes petites craintes mais je n'ai jamais bien pu saisir le mot exact. Cela n'a d'ailleurs aucune importance puisque très bientôt, à l'aurore, je m'embarquerai dans un sous-marin qui m'apportera à l'air

libre, près d'un phare sur une mer du Nord, dans une réalité imaginaire, loin de ce monde de fou où seule la haine est reine et maîtresse ! Ce maudit monde qui est vôtre et que je déteste tellement !! Bientôt, W. mon Double et mon ami me l'a assuré avec main sur l'Évangile, je pourrai partir dans son monde invisible, là où la Beauté et l'Amour règnent en absolu. De plus en plus, je sens des picotements de rongeurs aux murs de ma chambre. Dans quelques jours, toutes ces affreuses bestioles seront près de moi, prêtes à me dévorer sans remord (j'aurai beau me blottir en petite boule, toujours elles seront là pour me sucer le sang jusqu'à la mort, par une prochaine nuit pleine-lune...). Dans quelques jours seulement. Et cela je le dis à ces messieurs en blanc mais ils me sourient sans cesse comme s'ils ne me croyaient pas une miette. Mais moi je sais que c'est vrai, que je cours le plus grand des dangers en restant ici, dans cette chambre atroce qui filtre au compte-gouttes le soleil microscopique du dehors. J'ai passé une nuit abominable, en cauchemars successifs. De grandes et méchantes sorcières, toutes de noires vêtues, m'encerclaient et voulaient me battre jusqu'au sang. Toute une nuit à se démenner comme un pauvre diable, seul contre l'hostilité générale. C'est le lendemain matin. Je me réveille péniblement, la cire dans les yeux. Bientôt, dans quelques minutes, ce sera l'heure du petit déjeuner. Et je ne veux plus manger de leur infecte nourriture, tout faire plutôt que de me faire empoisonner à petit feu, matin après matin. Alors W., mon Inverse et mon ami, se montre à mon regard et m'invite de la main. Sans hésiter, ne prenant même pas la précaution élémentaire de brûler ce dernier chapitre avec des allumettes qui me restent dans les poches, je le suis dans mon monde immatériel. Au même moment, les affreuses bestioles habillées en blanc enfoncent ma porte et découvrent mon corps dont les poignets sont coupés aux deux mains. Aussitôt, ils se précipitent pour appeler le médecin-de-service mais il est trop tard. Pour eux, je suis déjà mort. Ils se regardent des yeux à la tête et je sens comme une envie de leur part de me battre jusqu'à ce que j'en perde mon âme. On dirait qu'ils s'en veulent de m'amoir laissé seul avec W. et mes rêves d'ailleurs. Qu'est-ce que cela peut bien me faire, maintenant, puisque avec mon compagnon-de-

rêve je baigne dans la plus parfaite des quiétudes divines. Dans ce présent monde adimensionnel les chiens sans collier sont traités avec distinction et bonté. Mon nom est M. et je me sens maintenant délicieusement jeune avec W. et ses frères près de moi. Une nouvelle vie de rêve et d'imagination totale commence pour moi dans les entre-lignes des milliers de romans que je n'aurai plus à brûler. Je me sens enfin libre et heureux, pour l'éternité.

MICHEL BELIL